un entretien avec Fernand OURY

"Un enfant peut se constituer contre une loi, mais pas contre du brouillard."

cet entretien a été publié
par la revue *"L'ENFANT D'ABORD"* dans son numéro 158 daté de juin 1992
(puis repris par *FREINESIES* dans son numéro 69 daté de janvier/février 1998)

Pourriez-vous définir la pédagogie institutionnelle en quelques mots ?

On peut voir la pédagogie institutionnelle comme un trépied, le premier pied fait une large place aux techniques Freinet en favorisant le rapport à la production chez l'enfant. Je vous renvoie aussi à Dewey et Makarenko.

Le second pied s'intéresse à la dynamique de groupe et à l'observation de l'enfant dans le groupe-classe, dans la lignée de Bion, Lewin et d'autres.

Le troisième pied prend en compte la psychanalyse, influencé par Lacan, Dolto, Freud et le mouvement de la psychothérapie institutionnelle avec Jean Oury et le Dr Tosquelles.

C'est en faisant fonctionner ces trois pieds ensemble que l'on obtient notre approche.

Contre quoi la pédagogie institutionnelle s'élève-t-elle ?

D'un côté, contre le sifflet qui tend à remplacer la parole, contre un système qui fait tourner les enfants dans la cour avec les mains sur la tête ... Bref, contre l'école-caserne et la pédagogie traditionnelle qui tendent à remplacer les soucis d'éducation par des impératifs du gardiennage. Dans l'école traditionnelle, les lois sont implicites, imposées, au bon vouloir du maître. L'enfant ne peut s'y repérer et savoir pourquoi on lui demande de faire telle ou telle activité. En plus dans cette école, on fait passer pour besoins d'enfants un certain nombre de désirs d'adultes : ils ont besoin d'apprendre ceci ou cela ... On fabrique en série des consommateurs de jouets, d'enzymes, de culture, voire d'érotisme. D'un autre côté, la pédagogie institutionnelle refuse en bloc l'approche non-directive. Un enfant à qui on laisse faire, tout ce qu'il veut ne peut pas avoir envie de grandir...

La pédagogie institutionnelle utilise-t-elle les techniques Freinet ?

Bien sûr, les techniques Freinet sont à la source de notre pédagogie. Le journal scolaire imprimé, l'enquête album, la correspondance structurée entre enfants, le travail individualisé restent toujours d'actualité en pédagogie institutionnelle. Mais à ces techniques, nous avons ajouté des institutions qui ont pour fonction de leur donner du sens.

La seule grande différence entre le mouvement Freinet et nous est assez simple à résumer : Freinet a toujours refusé l'apport de la psychanalyse.

Il semble que l'institution-clé soit essentiellement ces *"lieux de paroles"*, que vous avez mis en place dans vos classes ?

Les lieux de paroles sont au nombre de trois. Il y a d'abord l'entretien du matin qu'on appelle le *"quoi de neuf ?"* pendant lequel les enfants racontent ce qui est arrivé récemment dans leur vie. Ensuite vient *le choix de textes* où les enfants présentent une histoire vraie, imaginaire ou un rêve à la classe. La clé de voûte de ces institutions restant le *Conseil de coopérative*. C'est avant tout un lieu de recours où l'on peut se plaindre, critiquer, proposer, demander.

Le Conseil est le seul lieu de décision, il donne voix au chapitre et permet aux enfants de partager le pouvoir entre eux et l'instituteur. C'est aussi un moment privilégié qui aide l'enfant à entrer dans le langage.

Quelles sont les autres institutions ?

Il y a les *ceintures de niveaux*, comme au judo, qui permettent aux enfants d'évaluer leur réussite dans tel ou tel domaine d'activité de la classe. La *monnaie intérieure*, qui permet de payer le travail et

de sanctionner les infractions aux règles, un peu comme quand on brûle un feu rouge. Et *les métiers*, qui obligent les enfants à se mettre en face de leurs responsabilités. Autant d'institutions à utiliser de la manière la plus souple qui soit pour ne pas tomber dans le dogmatisme.

D'où vient cette nécessité de proposer ces *"institutions"* aux enfants ?

Un enfant peut se constituer contre une loi, mais pas contre du brouillard. Il faut qu'il y ait des lois en classe qui ne soient pas transgressées. Si elles le sont, on en parle au Conseil. Comme en plus cette relation à deux avec l'enseignant est toujours facteur de régression, nous créons une médiation, une tierce personne physique ou morale. Ce peut être le correspondant, le journal, l'objet que l'on fabrique...

Quel est l'apport de cette pédagogie pour l'enfant ?

Si l'enfant perçoit le lieu classe comme un endroit de repères, de sécurité, de vie, où l'on peut régler des questions, il va progressivement prendre en charge sa vie d'écolier. Il va retrouver le désir d'apprendre, d'être là. Cette notion de désir me paraît essentielle.

Neutre et obligatoire, asexuée, inhibée et (faussement) rationaliste, l'École puritaine du siècle passé ne pouvait qu'esquiver ou forclore tout ce qui a trait à la libido. Notre travail suscite chez l'enfant engagement, initiatives et responsabilité. Il fait grandir les enfants et aussi les adultes, croyez-moi.

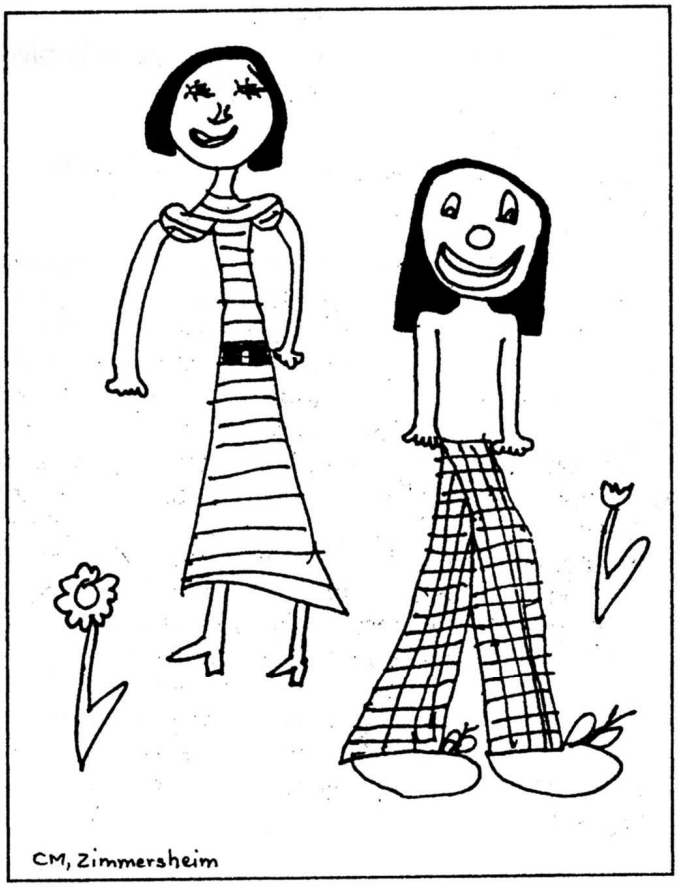
Peut-on parler de réussite de la pédagogie institutionnelle ?

D'abord un préalable. Comme le disait Mirabeau, les hommes sont comme les pommes, plus on les entasse et plus cela produit de la pourriture. La pédagogie institutionnelle ne peut se mettre en place qu'avec des petits groupes. Même s'il m'est arrivé de faire des classes à quarante-cinq élèves en primaire. En revanche, j'ai toujours travaillé soit avec des enfants en classe de perfectionnement, soit avec des enfants "arriérés", soit avec des enfants handicapés, et à chaque fois, les résultats étaient indéniables. Je peux vous garantir que je n'ai jamais formé de chômeur ! Pour que des enfants qui ne savent pas lire, ni écrire, ni compter quand ils arrivent à huit ans en classe de perfectionnement, repartent à douze ans en ayant non seulement acquis ces apprentissages fondamentaux, mais soient en plus autonomes, qu'ils aient envie de prendre des responsabilités, et de partager des expériences avec d'autres, on peut sans aucun doute parler de réussite. Si nous arrivons à ces résultats avec ce type d'enfants, vous imaginez ce que cela pourrait être avec des enfants normalement scolarisés.

Peut-on évaluer le nombre de personnes qui travaillent en pédagogie institutionnelle en France aujourd'hui ?

Nous sommes tout sauf un mouvement, il est donc très difficile de dire qui pratique et qui ne pratique pas. Au sein de la famille Freinet, les instituteurs qui en font restent une minorité. Le seul indicateur à peu près fiable pourrait être le stage que je donne chaque été depuis 1957 à une soixantaine de personnes. Mais à l'issue du stage, on sait bien que les enseignants sont libres de travailler ou non en pédagogie institutionnelle.

Certains vous considèrent comme le plus grand pédagogue du XXème siècle...

Dans la hiérarchie du *"Meilleur des Mondes"* d'Aldous Huxley, je me considère comme un *"bêta-travailleur"*. Suis-je demeuré instituteur ou instituteur demeuré ? Je ne sais pas mais j'ai toujours la foi. Je crois vraiment que cette pédagogie est le seul moyen de s'en sortir. Nous l'avons fait dans des milieux tellement invraisemblables.

interview de **Fernand OURY**
paru dans la revue *"L'Enfant d'abord"* en juin 1992